

Puis, s'adressant à toute la classe :

—“ Voyons, quel est le meilleur élève ? demanda le docteur en s'installant dans le fauteuil du maître.

—Erik Hersebom ! répondirent sans hésiter une cinquantaine de voix fraîches.

—Ah ! c'est Erik Hersebom ?... Eh bien, Erik Hersebom, voulez-vous venir ici ?”

Un jeune garçon d'une douzaine d'années quitta le premier banc et se rapprocha de la chaire. C'était un enfant sérieux et grave, dont la physionomie pensive et les grands yeux profonds, qui auraient été remarqués partout, paraissaient surtout remarquables au milieu des têtes blondes qui l'entouraient. Tandis que ses camarades des deux sexes avaient tous des cheveux couleu, de lin, des teints roses, des yeux verts ou bleus, ses cheveux à lui étaient châtain foncé, comme son regard, et sa peau brune. Il n'avait pas les pommettes saillantes, le nez court et l'allure massive des enfants de la Scandinavie. En un mot, pour les caractères physiques, il se distinguait de la race si originale et si nettement marquée à laquelle appartenait ses condisciples.

Il n'est pas un physiologiste qui n'eût été frappé d'emblée de ces particularités, comme le fut le docteur Schwaryencrona.

Cependant, il n'avait au premier abord aucun motif de s'y arrêter. Aussi se mit-il simplement en devoir de procéder à son examen.

—“ Par où commencerons-nous ? Par la grammaire ? demanda-t-il au jeune garçon.

—Je suis aux ordres de monsieur le docteur,” répondit modestement Erik.

Le docteur lui posa deux questions fort simples et fut étonné de voir qu'il répondait en donnant la solution, non seulement pour la langue suédoise, mais pour le français et l'anglais. C'est une habitude qu'on prenait avec M. Malarius. Il prétendait qu'il était presque aussi aisé d'apprendre trois langues à la fois que d'en apprendre une seule.

—“ Tu leur enseignes donc le français et l'anglais ? dit le docteur, en se retournant vers son ami.

—Pourquoi pas, avec les éléments du grec et du latin ?... Je ne vois pas le mal que cela peut leur faire.

—Moi non plus !” s'écria le docteur en riant.

Et il ouvrit au hasard un volume de Cicéron dont Erik Hersebom traduisit fort bien quelques phrases.

Il était question dans ce passage de la ciguë bue par Socrate. M. Malarius pria le docteur de se faire dire de quelle famille était cette plante. Erik déclara sans hésiter qu'elle était de la famille des ombellifères, tribu des smyrnies, et il en indiqua tous les caractères.

De la botanique on passa à la géométrie. Erik donna en fort bons termes la démonstration du théorème relatif à la somme des angles d'un triangle.

Le docteur allait de surprise en surprise.

—“ Parlons un peu géographie, reprit-il. Quelle est la mer qui borne au nord la Scandinavie, la Russie et la Sibérie ?

—C'est l'océan Glacial arctique.

—Et quelles sont les mers avec lesquelles cet océan est en communication ?

—L'Atlantique à l'ouest et le Pacifique à l'est.

—Voulez-vous me citer deux ou trois ports importants sur le Pacifique ?

—Je citerai Yokohama au Japon, Melbourne en Australie, San-Francisco dans l'Etat de Californie.

—Eh bien, puisque l'océan Glacial arctique communique d'une part avec l'Atlantique qui baigne nos côtes, d'autre part avec le Pacifique,—ne pensez-vous pas que le chemin le plus court pour se rendre à Yokohama ou à San-Francisco serait cette mer arctique ?

—Assurément, monsieur le docteur, répondit Erik, ce serait le chemin le plus court, s'il était praticable. Mais jusqu'ici tous les navigateurs qui ont tenté de le suivre se sont trouvés arrêtés par les glaces, et ils ont dû renoncer à l'entreprise, quand ils n'y ont pas rencontré la mort,

—Vous dites qu'on a souvent tenté de découvrir le passage nord-est ?

—Une cinquantaine de fois depuis trois siècles, et toujours en vain.

Et Erik résuma dans l'ordre chronologique ces expéditions successives.

—Il faut donc renoncer sans retour au passage nord-est ?

—C'est du moins la conclusion qui semble résulter de ces tentatives si nombreuses et toujours impuissantes. On dit pourtant que notre grand voyageur Nordenskiöld songe à renouveler l'entreprise, après s'y être préparé par des explorations partielles dans les mers arctiques. Si le fait est vrai, c'est que la chose lui paraît réalisable. Et si telle est son opinion, il est assez compétent pour qu'on le prenne au sérieux.”

Le docteur Schwaryencrona se trouvait être un des chauds admirateurs de Norkenskiöld ; c'est pourquoi il avait mis l'entretien sur le passage nord-est. Aussi fut-il ravi de cette réponse.

Son regard s'était fixé sur Erik Hersebom avec l'expression du plus vif intérêt.

—“ Où avez-vous donc appris toutes ces choses, mon enfant ? lui demanda-t-il, après un assez long silence.

—Ici, monsieur le docteur, répondit Erik, surpris de la question.

—Vous n'avez jamais appartenu à aucune autre école ?

—Assurément non.

—M. Malarius a le droit d'être fier de vous ! reprit le docteur en se retournant vers le maître.

—Je suis très content d'Erik, dit celui-ci. Il y a bientôt huit ans qu'il est mon élève, car je l'ai eu tout petit, et il a toujours été le premier de sa section.”

Le docteur était retombé dans son silence. Ses yeux perçants restaient attachés sur Erik avec une intensité singulière. Il semblait poursuivre la solution d'un problème qu'il ne jugea pas à propos d'énoncer à haute voix.

—“ Il n'est pas possible de mieux répondre à mes questions, et je crois inutile de poursuivre cet examen ! dit-il enfin. Je ne retarderai donc pas votre congé, mes enfants, et, puisque M. Malarius le veut bien, nous en resterons là pour aujourd'hui.”

CHAPITRE II

CHEZ UN PÊCHEUR DE NOROË.

La maison de maaster Hersebom, comme toutes celles de Noroë, est couverte d'un toit de gazon et construite en énormes troncs de sapin sur le vieux plan scandinave : deux grandes pièces séparées par une allée médiane, conduisant au hangar où s'abritent les canots, les outils de pêche et les tas de dorsels ou petite morue de Norvège et d'Islande, qu'on roule après dessèchement pour les livrer au commerce sous le nom de “rondfish” (poisson rond) et de “stock-fish” (poisson sur bâtons).

Chacune des deux salles sert à la fois de parlour et de chambre à coucher. Des espèces de tiroirs ménagés dans les murs de bois renferment la literie, composée de matelas et de couvertures de peaux qu'on exhibe seulement pour la nuit. Cet arrangement,—autant que la couleur claire des panneaux et la gaieté de la haute cheminée, placée dans un coin, où brûle toujours un grand feu de bois,—donne aux plus humbles demeures un air de propreté et de luxe domestique inconnu aux paysans de l'Europe méridionale.

Ce soir-là, toute la famille était réunie autour du foyer, où mijotait une colossale marmite contenant un mélange de “sillsallat” ou hareng fumé, de saumon et de pommes de terre. Maaster Hersebom, assis dans un haut fauteuil de bois, faisait du silet, selon son habitude invariable, quand il ne se trouvait pas à la mer ou au séchoir. C'était un rude marin, au teint brûlé par les hivers polaires, aux cheveux grisonnants